

L'EMPIRE EST-IL OBSCUR ?

Maximilien NEYMON

Tu as une tête bien sombre, ce matin ? Ta mine est tellement grise qu'on te confond avec ta robe..... Qu'est ce qui ne vas pas ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Qu'est-ce qu'il y a ?

Il y a la barbarie, que d'instinct nous pensons lointaine, et qui est partout.

Ces derniers mois, il y a eu des attaques terroristes.

Des enlèvements et des meurtres, des viols sauvages et des bombardements, incessants. Des invasions, des pillages, des famines. Il y a eu du sang.

Du sang partout, tout le temps qui éclaboussent des mains qui se compromettant ainsi, n'auront dès lors plus d'autre choix qu'une violence toujours plus forte.

Et puis il y a toute la scandaleuse souffrance des enfants, dont Dostoïevski faisait dire à *Ivan Karamazov* qu'elle est à elle-seule une réfutation autoritaire de Dieu.

Il y a des vies à peines nées et déjà brisées, élevées dans la revanche et la douleur.

Il y a les enfants blessés et d'autres blessés dans leur innocence.

Il y a ceux rendus orphelins et ceux qui meurent à nos frontières parce qu'ils ont la folle idée de penser que l'herbe est un peu plus verte que sur la terre de leurs ancêtres.

Cette terre, d'ailleurs qui brûle par la folie des hommes, bûcher pour les générations futures, qui manquera d'air et d'eau si elle ne tombe pas sous les balles.

Plus près de nos enfin, il y a des femmes qui meurent sous les coups et dans les quartiers des jeunes qui meurent sur le coup.

Il y a ceux qui dorment dehors et il y a ceux qui ne dorment plus.

Il y a la tristesse infinie des amours qui se brisent, et les solitudes dramatiques de nos villes frénétiques.

Il y a ce monde absurde qui craque de partout. Alors oui, ma mine est grise.

Monsieur le bâtonnier,

Mesdames Messieurs chers confrères,

Voilà l'obscurité de l'empire des hommes.

Tout est dit. Il n'est nul besoin d'en rajouter.

Chaque jour l'Humanité rend un peu plus vrai la *Summa divisio* folle qu'elle a voulu pour elle-même :

« *Le monde se divise en deux catégories, celui qui creuse, et celui qui tient le pistolet chargé.* »

Or voilà que malgré ces sombres perspectives sur notre étoile de la mort, il existe d'autres hommes, des hommes aux mains blanches, et à la conscience tranquille.

Pour eux, la menace est fantôme : l'empire ne serait obscur qu'à ses lointains confins, dans des banlieues du monde auxquelles on n'accède que par hasard, entre le vide et le néant.

Ici, « *tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes* » pourvu que la cantoche soit bonne . Bernanos disait de l'optimisme qu'elle était « *la vertu par essence du contribuable* », et j'avoue que je souscris volontiers à cet comparaison : Oui, ce sont les optimistes les premiers

totalitaires, car ils leur faut une société parfaite...et pour cela, ils ferment les yeux sur l'obscurité du monde.

Leur mantra : la maxime camusienne « *pour être heureux, il ne faut pas trop s'occuper des autres... »*

Et alors, si quelques fauteurs de troubles rompent le pacte social et commettent ici là une ou deux infractions qu'ils ne peuvent ne pas voir : eh bien, la justice, les yeux fermés, doit passer, avec la même mécanique jubilatoire qu'une guillotine affûtée comme un sabre laser.

Ces hommes sont des Créon, si droits qu'ils en sont raides. De l'empire, ils aiment César et ses lois. Et s'il est des guerres, ce ne sont que celles des étoiles – lointaines.

Ces hommes paradoxalement, sont friands de faits divers : et pour cause, il le divertissent.

Mais plus que cela : ils le rassurent ! Parcourant les pages de notre journal bleu, ils y découvrent l'histoire ce fou, ce pauvre homme qui a tué ses propres enfants. Vous imaginez ? Tout en lisant, le gros homme se palpe : il se sait un peu mesquin quant à lui, mais ses enfants, lui ils les embrassent tous les soirs sur le front, quand la nuit tombe.

Ce qui l'irrite, en revanche, tout en le fascinant un peu, secrètement – c'est son petit péché inavoué, sa petite concession à la contradiction - c'est que ce désespéré trouvera nécessairement un avocat, qui se payant de quelques retombées médiatiques, plaidera l'enfance de l'accusé et se pavanera au micro de journalistes complaisants.....

Chers confrères, soyons net : quel honneur de défendre un malheureux.

Et puisque ce monde est si obscur, et cette obscurité si méconnue - deux mots, si vous me les accordez sur notre fonction.

La question, la sempiternelle question que nous pose le monde n'est pas : *comment fais-tu pour défendre ces gens-là*, mais bien *comment aurais-je fait pour ne pas les défendre, sans trahir*.

Sans trahir le noir de ma robe qui me doit être un constant rappel de ma seule vocation : me tenir dans l'ombre, avec les malheureux.

Oui, l'empire est obscur, c'est une évidence ...et alors ?

Bienheureuse pénombre, dans laquelle nous sommes assis sur ce bois du banc des accusés, avec les écorchés et les inconscients, les grossiers et les fous ! Avec ces gens de peu et ces gens de rien, *ces gens-là*, que chantait BREL, qui par un puissant renversement de l'ordre établi, deviennent les seuls ordonnateurs de notre parole ! - souvenons-nous toujours que nous ne parlons que pour eux, et que sans eux nous serions réduits au silence. –

Bienheureuse nuit, avant l'aube difficile d'un matin judiciaire – bienheureuse nuit pendant lequel l'avocat, exerçant par anticipation le vœu de Paul Ricœur devient soi-même comme l'accusé, son frère, dont il épouse la cause et son angoisse jusqu'à l'intime.

Entendez moi bien : je ne fais pas ici un éloge du crime, ni même une incitation à commettre une infraction, ce qui pourrait me conduire à mon tour devant le tribunal correctionnel.

Ayant juré, au contraire comme avocat, d'exercer mes fonctions avec conscience, je mesure ce qu'implique ce mot, et puisque je crois pour ma part que Dieu n'est pas mort et qu'il est quelque part dans cette obscurité diffuse : je sais nommer le mal et le condamner.

Mais je professe ici seulement que les hommes ont une part d'ombre, que cette part d'ombre est précisément le lieu de leur humanité.

Et je crois que notre métier est une plongée dans cette humanité blessée.

Et je crois que l'avocat est le seul dépositaire de cette vérité fragile.

De cette vérité qui ne se peut dire sur les places publiques, parce que les places publiques sont le lieux des foules et des outrances, et donc des têtes coupées.

De cette vérité qui nous est un fardeau, puisqu'elle revient à dire du bien de celui dont il faut dire du mal.

De cette vérité douloureuse enfin pour nous-même puisqu'elle nous interroge notre propre humanité. - Oui quel confrère, plaidant une cause difficile, n'a-t-il pas senti le poids de son propre tribunal intérieur une fois sa robe déposée et son fils embrassé « *oui, chéri, j'ai eu une journée difficile* » -

Mais soudain, cette cause que l'on voyait perdue ne l'est plus tout à fait puisque nous nous y vouons tout entier.

Humain, trop humain : voilà notre seule plaidoirie.

Et c'est du grotesque de ce petit théâtre audiencier que doit jaillir le sublime.

Que doit jaillir ce cri, car confrères, il ne nous faut défendre qu'en criant ce que le monde refuse d'entendre :

Monsieur le Président ! Monsieur le Procureur impérial !

Mais qui êtes-vous ? qui êtes-vous, juges ? Etes-vous des dieux ? ou vous aussi, vous êtes fou – comme celui-là que vous prétendez jugez ??

N'avez-vous pas entendu ce qui écrit dans la Parole : Le mal que je fais, je ne voulais pas le faire...et pourtant je le fais !

Et pourtant sachant cela vous jugez celui dont il est dit qu'il le commet !

Remarquez: ce n'est pas votre méconnaissance de l'accusé qui vous empêchera quoique ce soit.

La manière dont il est entré dans cet enfer n'est pas votre sujet.

Vous jugerez car vous avez toujours jugé, dans un seul mouvement et par-delà les générations, sans jamais vous tromper. Tous les juges ne sont-ils pas des juges de l'évidence ?

Sans jamais trembler, vous avez condamné Socrate - l'homme de la raison !

Vous avez condamné Galilée, le savant hérétique.

Vous avez condamné le roi et la reine de France, leur avocat, Malesherbes puis - dans une logique imparable - Danton, Robespierre, et tous les régicides !

Vous avez condamné le poète Flaubert et le soldat Dreyfus.

Vous avez condamné les résistants et les collabos.

Vous avez condamné les accusés d'Outreau et vous avez condamné Patrick Dils pour des aveux arrachés à sa folie.

Vous avez même condamné Dieu...et maintenant : c'est son tour.

Et en face de toutes ces condamnations, ou sont les réhabilitation ? ou sont les cassation ? ou sont les réformations en appel ? Elles sont dérisoires et ne pèsent rien : 12 erreurs judiciaires reconnues depuis 1945 par la Cour de Cassation.

Je ne vois nulle lumière, Monsieur, dans votre jurisprudence. Et si elle n'était qu'une application de la force, dans son acception la plus obscure ?

Et malgré cela, malgré tous ces morts qui vous regardent, et à supposer les faits établis, vous allez donc une nouvelle fois oser établir la culpabilité d'un homme sur la foi de quelques pages d'un dossier – fut-il volumineux – qui ne disent rien de la vie de celui-ci ?

Toutes ces procédures sont nulles puisqu'aucune ne procède de l'homme.

Voilà, chers confrères, ce qu'a mon sens le compagnonnage de l'ombre offre comme défense de rupture.

Alors évidemment, dans ces temps crépusculaires, il est besoin de cette justice de nains ; mais elle ne passera pas sans nous, avocats.

Car nous sommes les seuls témoins de l'humanité des ombres.

Nous sommes l'espérance, cette *petite espérance* dont parlait Péguy, *et qui n'a l'air de rien du tout* sous le dais noir de la cité judiciaire.

Nous y sommes là des veilleurs, car nous sommes les seuls, les seuls à regarder la nuit en face et à dire à nos clients, dans nos cabinets gris, comme on parle à un enfant pour le rassurer au soir d'une journée terrible : *un jour, tout cela finira. Je te le promets, sur le serment que j'ai fait.*

Alors, descendons, toujours plus bas, dans les enfers. Car c'est dans la nuit seulement que nous pourrons être pour eux cette promesse d'une aube nouvelle.

Chers confrères, je vous en supplie :

*rejoignez le côté obscur de la force
rejoignons l'armée des guerriers de l'ombre
et arborons les couleurs du côté obscur*

En un mot : enfilons nos robes.